

Ravages de l'anthropocentrisme et issue de secours...
pour les hommes et autres animaux encore vivants

Ce qu'il y a de bien avec les penseurs, c'est que leur pensée demeure au-delà de leur propre vie terrestre et nous laisse en cela le

temps de la prolonger. Ainsi en est-il de la pensée du philosophe Emmanuel Levinas dont il a déjà été question dans la chronique précédente et dont nous poursuivons l'exploration afin de refonder l'ordre politique contemporain (rien que ça, mais il faut ce qu'il faut

et d'abord à chacun son grand débat).

On a bien compris que la philosophie de Levinas est une éthique de l'altérité fondée sur la rencontre avec le visage d'autrui. Le problème surgit lorsque spontanément on se dit que l'Homme au sens générique n'est pas le seul à avoir un visage et que donc les autres animaux pourraient très bien être inclus dans cette conception. Dénaturation coupable ou extension/actualisation de la pensée levinassienne ? Cette question est-elle si importante vu notre

situation et la nécessité de s'appuyer sur des philosophies ayant fait le

pari de la vie ? D'ailleurs, Levinas ne serait-il pas le premier, aujourd'hui, à accepter voire promouvoir cette audacieuse option ? Qui sait. Peut-être seul le poids de la religion dans sa pensée et le

conformisme d'une certaine époque l'en empêcheraient. Et encore,

pas sûr, tant il fut déjà novateur en son temps. Et de toutes façons, sa

pensée offre le cadre adéquat pour nous, maintenant, aller plus loin et

promouvoir un nouveau paradigme.

Il ne s'agit donc pas de faire dire à Levinas ce qu'il n'a pas dit mais d'aller plus loin dans les possibilités ouvertes par sa pensée si

féconde. Concernant les animaux, force est de constater dans un premier temps que Levinas demeure dans un schéma spéciste.

Rien de tout à fait anormal à cela. Après tout, on ne demande pas aux

philosophes d'être visionnaires, encore moins d'être révolutionnaires.

En revanche, il n'est pas excessif de leur demander un peu de rigueur

intellectuelle et d'en finir avec les postulats à partir desquels ils

déroulent leur pensée et parviennent parfois de manière déconcertante

à l'imposer. Ainsi, toujours à la lecture du hors-série qui lui est consacré ce printemps par Philosophie magazine, est-on aussi navré que surpris de lire des arguments aussi faibles que faux concernant ce

que moi j'appelle les « autres animaux ». Tout d'abord, ceux-ci

n'auraient globalement pas de visage. Sauf le chien mais, comme le résume la spécialiste de la condition animale Florence Burgat, « c'est

seulement parce que nous avons d'abord accès au visage humain que nous pouvons opérer une telle transposition (...). Le visage animal, lui, est relégué à sa matérialité » (p.42). Déjà, on se demande pourquoi. Quand on va plus avant, on ne peut pas dire que la cohérence du propos s'améliore puisque l'amalgame est fait entre

visage et langage, laissant supposer que seuls les humains en ont un,

en tout cas assez valable pour fonder une éthique strictement intra-humaine. Moi, franchement, quand je m'arrête pour écouter un oiseau, je pense tout l'inverse et rien, ou plutôt si, tous les résultats scientifiques vont mon sens : d'abord c'est beau à en crever et en plus

tout porte à penser qu'il s'agit d'un langage. Le souci, c'est qu'on ne

comprend rien ou très peu aux langages des autres animaux. On a donc choisi la facilité en leur niant tout ce que nous, nous aurions de

manière parfaite, optimale et le toutim. Ce que j'appelle le « syndrome

Robinson », en référence à ce pauvre Robinson Crusoé sur son île, obsédé à l'idée de nommer les choses. Bon, le souci du souci, c'est maintenant qu'on a posé cela depuis des siècles, qu'on sait très bien

qu'on a tout faux et qu'en plus ce genre de contre-vérité fonde un comportement prédateur mortifère, que fait-on ? On persiste ou on s'y

colle une bonne fois pour toutes et on avoue une erreur fatale ? Evidemment, je penche pour la 2de option.

Preuve que Levinas était en un sens de l'ancien monde, et dans la continuité de ce qui précède : sa vision de la souffrance animale.

Ainsi, selon lui, la mise à mort ne relève que du travail ; un travail lié

à une finalité et répondant à un besoin. On voit bien à quoi ce genre

de vision a ouvert le champ, à savoir en particulier au développement

de d'une industrie alimentaire totalement coupée de toute éthique.

Pourtant, Levinas ne peut se réduire à cette vision rétrograde. On peut aussi voir sa pensée comme une pensée de transition, contenant au contraire en germe une vision progressiste. Ce n'est pas parce que lui, à une époque, a été réticent pour aller plus loin qu'il faut en

faire de même et priver sa pensée de féconder notre propre époque. Ainsi, on peut déceler en lui, malgré tout, une sorte d'hésitation sur

toutes ces questions. Le moins que l'on puisse dire est qu'il n'était ni

tranché ni très clair et c'est précisément cette brèche qu'il est

opportun

d'élargir. Concernant le visage, on constate un premier vacillement :

« On ne peut refuser complètement le visage à l'animal ; c'est par le visage que l'on comprend, par exemple, un chien ». Sur le chapitre

du langage, même ambivalence, donc ouverture : « (...) le commencement du langage est le visage. Dans une certaine mesure, dans son silence même, celui-ci vous appelle ». Ah bon, donc bonne nouvelle pour mon poisson rouge (que je n'ai pas, bien sûr). Enfin, comme pour le philosophe la souffrance est par essence inutile et que « la douleur du prochain est certainement la source de

toute immoralité », on comprend mieux pourquoi –sans faire de l'animal un égal du prochain– il en arrive quand même à : « (...) nous ne voulons pas faire souffrir les animaux inutilement ». Certains, dans

les abattoirs condamnés par les tribunaux, ou ailleurs, dans la sphère

domestique, pourraient en prendre de la graine. Disons que l'on passe

mais toujours est-il que le scandale du sacrifice de cet Autre si difficile à nommer, et pour cause, pour mieux le mal traiter, ce scandale-là laisse fébrile la pensée levinassienne.

A nous qui sommes désormais en charge de penser à la fois de manière très abstraite et très concrète, si et enfin sensible, un nouveau

modèle de relation entre les hommes et leur « environnement », cette pensée s'avère riche de promesses. Comme le conclut Florence Burgat : « Ces différents aspects invitent décidément à entraîner Levinas dans une direction où il ne veut pas aller en raison de son anthropocentrisme, mais dont il semble souvent proche, étant donné l'importance qu'il accorde à la vulnérabilité et à la relation asymétrique. En ce sens, transposer l'éthique levinassienne du visage à la question de l'animal peut apparaître infidèle à la lettre

du texte, mais fidèle à son esprit ».

Hors de l'éthique, point de salut. Et, une fois n'est pas coutume, je vais enfoncer le clou non pas en vous recommandant des nourritures bassement matérielles du type bières locales ou confiture

bio à la framboise bio, mais bien en vous intimant de vous précipiter

chez votre libraire indépendant pour acheter : Le Bug humain, pourquoi notre cerveau nous pousse à détruire la planète et comment l'en empêcher, par Sébastien Bohler. Livre fondamentalement déprimant puisqu'il y est question d'une structure cérébrale conduisant à l'aveuglement et à l'(auto)-destruction. Livre encore plus

déprimant puisqu'il (ap)paraît que si on veut s'en sortir, il va falloir un

minimum de volonté et de prise de position éthique. Moi je dis :

halte-

là, la barbe, qu'on m'apporte d'abord bière et confiture, que je me

niasque et m'empiffre un bon coup et on verra bien après. Sauf que non. Sauf que maintenant c'est plus possible. Sauf qu'il y a Emmanuel

(Levinas, pas l'autre). Sauf qu'on ne peut plus faire comme s'il n'avait pas pensé, écrit. Et même que maintenant, avec lui, c'est à nous de jouer. Sur tous les tableaux, à s'en épuiser. Mais on va y arriver.

Yolaine de LocoBio

Avril 2019